

Supplément au SOP n° 89, juin 1984

PASSION DU CHRIST, PASSIONS DES HOMMES

Réaction à une enquête de l'ACAT
sur le sens de la souffrance.

Communication d'Elisabeth BEHR-SIGEL,
présentée au Colloque ACAT, Toulouse,
11-12 mai 1984

Document 89.A

PASSION DU CHRIST ET PASSIONS DES HOMMES

Parler de la souffrance des hommes est toujours une épreuve redoutable, surtout pour le croyant. Peut-être vaudrait-il mieux se taire ? On se rappelle la confiance du cardinal Veillot à un de ses proches, peu de jours avant sa mort : "Nous savons faire de belles phrases sur la souffrance. Moi-même j'en ai parlé avec chaleur. Dites aux prêtres de n'en rien dire. Nous ignorons ce qu'elle est."

Je vais pourtant tenter de parler en écho à l'enquête de l'ACAT qui, s'adressant à ses adhérents leur demandait : "Y a-t-il un lien au niveau de votre foi chrétienne entre les souffrances du Christ, vos souffrances personnelles et les souffrances des torturés dont l'ACAT vous informe ? Comment s'articulent dans votre vie chrétienne, la Passion du Christ et les Passions des hommes ?"

Une question provocante

En guise de préambule, il me paraît utile de situer mon intervention. Elle ne représente qu'un maillon intermédiaire dans une chaîne de réactions. Le catalyseur fut l'interpellation adressée aux Eglises par le représentant d'*Amnesty International* à l'occasion d'un colloque sur "*Eglises et droits de l'homme*" (Strasbourg, 1981). "C'est bien, disait-il, de vouloir lutter contre la torture, mais j'ai très peur que les Eglises chrétiennes aient contribué à véhiculer une notion salvatrice de la souffrance et de la mort. Il y a, à mon avis, une très grande ambiguïté dans la catéchèse, dans certaines liturgies, sur le rôle de la souffrance, le salut à travers la souffrance et, à la limite, on peut penser que certaines souffrances infligées à l'autre servent à son salut".

En exprimant ce soupçon, le représentant d'*Amnesty International* n'a été que le porte-parole d'un courant important de la pensée occidentale moderne. De Marx à Freud et Nietzsche, elle accuse le christianisme d'aliéner l'homme. La foi en un Dieu mort sur la croix, dans cette perspective, ne représente pas seulement une croyance archaïque, l'adhésion naïve ou intéressée à un mythe absurde, elle s'avère comme l'obstacle majeur à l'instauration d'un véritable humanisme. Prédication de mort, le Christianisme serait opposé à l'épanouissement de l'homme en son existence historique, terrestre. Corollaire de l'idée d'une rédemption opérée par la Passion et la mort du Christ, la notion chrétienne de souffrance salvifique, en particulier, induirait des effets pervers. Ne démobilise-t-elle pas le croyant en ce qui concerne la lutte contre la souffrance ? Ne peut-elle servir d'alibi de l'indifférence, voire de la cruauté, du sadisme et du masochisme ? On songe aux bûchers où l'on brûlait les hérétiques et les sorcières, aux châtiments cruels infligés par les tribunaux de sociétés soi-disant chrétiennes, parfois pour des fautes vénielles, parfois à des enfants ; mais aussi aux macérations inhumaines que s'infligeaient certains ascètes, aux "flagellants" des processions du Vendredi Saint, au marathon de pénitence que représente telle règle monastique.

Un examen de conscience salutaire

Ces interrogations nous provoquent et nous choquent : nous qui aspirons à dire avec l'apôtre Paul : "Pour moi, vivre c'est le Christ" (Phil. 1, 21) ; qui, dans le Crucifié-Ressuscité, discernons par la foi le visage ensemble de Dieu Vivant et de l'homme vivant. Homme vivant dont Irénée de Lyon dit qu'il "est la gloire de Dieu". Cependant, en nous incitant à un examen et à une prise de conscience, ce choc est salutaire.

Non l'Eglise du Saint-Esprit, "sans tâche et sans ride", "l'épouse de l'Agneau" de l'Apocalypse, mais l'Eglise *in via*, nos Eglises historiques encore empêtrées dans les éléments de ce monde, tout en annonçant la nouveauté radicale du Royaume,

dont elles ont reçu les arrhes, n'ont-elles pas déformé parfois le message divin de la Croix ? N'y ont-elles pas laissé se mêler des représentations humaines ? "Humaines, trop humaines" comme disait Nietzsche. Une clarification, un décapage, un émondage ne s'imposent-ils pas afin de dissiper le désastreux malentendu dont témoigne l'interpellation dont il était question ?

Je me permets d'ouvrir ici une parenthèse. En tant que femme, j'ai été particulièrement sensible au soupçon qui sous-tend l'interpellation du représentant d'*Amnesty International*. Je me souviens que, jeune femme, sur le point d'accoucher de mon premier enfant dans une clinique tenue par des religieuses, j'étais avertie, sans grands ménagements, que je devrais souffrir, beaucoup et cela pour expier le péché d'Eve. L'évocation de ce souvenir fera sourire les jeunes femmes d'aujourd'hui qui, du moins en nos pays occidentaux, sont généralement mieux traitées que nous ne l'étions il y a seulement quelques décennies. Souvenir banal mais précisément en sa banalité caractéristique d'une dureté de coeur dont les femmes ont souffert pendant des millénaires. Une dureté non sans relation avec le concept de souffrance-punition : punition d'une faute personnelle ou collective. Les mentalités ont changé. Cependant malgré les avertissements de Jésus (Jean 9, 2-3 ; Luc 13, 2-4) ce concept hante nos inconscients encore insuffisamment évangélisés. Il imprègne notre système pénal, parfois nos vues sur l'éducation. Il a contaminé une interprétation de la Passion et de l'oeuvre rédemptrice du Christ qui a longtemps prévalu dans la théologie d'école et dans la catéchèse, surtout en Occident sous l'influence de saint Anselme. Etablissant une relation entre souffrance et culpabilité - culpabilité personnelle ou héréditaire dont la souffrance (la sienne ou celle d'un autre à notre place) permettrait de se libérer - cette théologie semble impliquer l'idée d'un Dieu justicier et comptable.

Telle n'est peut-être pas l'intentionnalité profonde de la spéculation anselmienne qu'il s'agirait de dégager d'un langage qui la trahit et l'occulte. Cependant ce sont ces représentations, non de la justice de Dieu mais du Dieu-justicier et de la souffrance comme châtiment expiatoire qui ont longtemps pesé sur les âmes chrétiennes, y induisant un dolorisme morbide. Elles paraissent aujourd'hui inacceptables à beaucoup de croyants qui tendent à s'en libérer en exorcisant la notion de souffrance salvifique en son application tant à la Passion du Christ qu'aux souffrances humaines et à leurs propres souffrances. A l'image de la "Croix-torture" se substitue alors comme le dit une réponse, celle de la "Croix-service", de la Croix du Christ comme révélation de l'amour qui "va jusqu'au bout", jusqu'à la désappropriation de soi totale, selon une perspective qui est celle de Jésus lui-même ("Nul n'a d'amour plus grand que celui qui se dessaisit de sa vie pour ceux qu'il aime" Jean 15, 13) et globalement celle des épîtres pauliniennes et johanniques, comme des Pères de l'Eglise indivise.

La volonté de purger la pensée de la foi et l'éthique chrétienne de conceptions parasitaires qui les auraient vampirisées à certaines époques, comporte cependant aussi un danger. A force de vouloir exorciser la notion de souffrance salvifique, ne s'expose-t-on pas au risque d'évacuer l'appel - qui est au coeur de l'Evangile - au portement de la croix : "Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à lui-même, et qu'il se charge de sa croix" (Matth. 16, 24 ; Marc 8, 34). Ce portement de la croix n'implique-t-il pas la souffrance, le passage par "la porte étroite et le chemin resserré qui mène à la vie" (Matth. 7, 14) ?

Plusieurs de ceux qui ont répondu au questionnaire de l'ACAT me paraissent avoir été sensibles au dilemme appauvrissant que représenterait le choix entre d'une part un christianisme inhumain à force de prétendre être surhumain en glorifiant la souffrance, et d'autre part un christianisme édulcoré, humaniste, voire démonique, tenté d'ignorer la blessure du Mal et du Péché : un christianisme qui, tel le sel qui a perdu sa saveur "n'est plus bon qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds par les hommes" (Matth. 5, 13). C'est la volonté d'échapper à ce dilemme qui me paraît expliquer les hésitations et les ambiguïtés de langage relevées dans certaines réponses par le pasteur Delteil. Il n'est pas facile de

"tenir les deux bouts" comme le recommande Pascal dans un autre domaine, d'exorciser la notion de souffrance-châtiment expiatoire tout en donnant à la souffrance sa juste place et son sens juste dans la vie du chrétien greffé sur la Vigne qui est le Christ lui-même. Comme le laisse entendre la réponse d'un groupe de l'ACAT, le recours à une vision de la Passion du Christ véhiculée par la liturgie orthodoxe et par la pensée des Pères (des Pères qui nous sont communs) pourrait ici s'avérer secourable.

Cependant avant d'esquisser les grands traits de cette vision que je laisserai au père Boris Bobrinsky le soin de préciser et d'approfondir, j'aimerais encore souligner quelques caractéristiques remarquables du dossier rassemblé à la suite de l'enquête de l'ACAT.

Richesse et saveur existentielle des témoignages Oecuménicité de l'enquête

Comme le rapporteur, j'ai été frappée non seulement par le nombre des réponses mais par leur qualité - profondeur, sincérité - par leur saveur existentielle et expérientielle. Visiblement la question sur les relations, à la fois pensées et vécues, entre Passion du Christ, Passions des hommes et ma propre souffrance a touché à quelque chose de profond et d'essentiel. Cette authenticité qui caractérise la plupart des réponses s'accompagne cependant assez souvent d'un certain subjectivisme aussi signalé par le pasteur Delteil. Il se manifeste, dans le rapport à l'Écriture où l'on recherche plutôt la confirmation de ses vues personnelles qu'on est prêt d'accueillir la Parole de Dieu qui dérange. Un exemple : Coloss. 1, 24 qui fait problème pour plusieurs, est rejeté avec "ça ne passe pas" qui peut paraître désinvolte. L'absence de référence à l'enseignement de l'Église qui est ou ignoré ou réduit à une de ses formes caricaturales - l'idée d'un Dieu un peu (sic) sadique" - me frappe encore davantage. Comment faut-il interpréter cette indifférence, voire cette ignorance méprisante? Peut-être est-elle la rançon d'une libération qui comporte aussi un appauvrissement? L'expérience personnelle souvent très profonde n'est plus située dans une perspective *catholique*, c'est-à-dire orientée à l'appropriation de la plénitude - en toute sa richesse et la diversité de ses aspects - de la Révélation du dessein mystérieux de Dieu confié à l'*Una Sancta*.

L'enquête de l'ACAT s'adressait soit à des adhérents individuels appartenant à différentes confessions chrétiennes, soit à des groupes où militent, réfléchissent et prient ensemble des catholiques, des protestants et des orthodoxes. La structure socio-religieuse de la France veut que les catholiques soient largement majoritaires. Les protestants constituent une minorité dont l'influence cependant n'est pas négligeable. Il est difficile d'évaluer celle des orthodoxes, minorité infime, souvent absente des groupes de province. Faut-il attribuer à cette situation le fait que les clivages confessionnels soient peu sensibles, voire pratiquement imperceptibles dans les réponses ?

Çà et là j'ai cru discerner quelques accents calvinistes - sans que le mot soit prononcé : par exemple, dans l'insistance - excluant toute répétition du sacrifice dont on prête l'intention à l'Église catholique comme tout "mérite" humain - sur "la passion du Christ vécue une fois pour toutes, totalement". Une seule fois il y a référence à une attitude qui serait spécifiquement celle d'une Église. Il s'agit de l'attitude orthodoxe caractérisée par l'équilibre dynamique entre kénose et gloire dans la Passion du Christ.

Les clivages doctrinaux confessionnels sont donc dans l'ensemble presque imperceptibles. D'autres tensions par contre se manifestent. Elles traversent les confessions dont elles relativisent les divisions. Hérités du 16^e et 17^e siècles, les vieux différents entre catholiques et protestants, à propos du salut par la foi seule - *sola fide* - ou par la foi et les œuvres se sont comme évanouis. Ils auraient pu pourtant réémerger à propos de la théologie de la souffrance. Par contre se

manifeste l'opposition, comme le montre le rapport de M. Delteil, entre une spiritualité "militante" et une autre qu'on peut appeler "contemplative". Pour la première l'essentiel est de se battre contre la souffrance à laquelle on ne reconnaît aucun sens, qui est "le mal" en soi, "un noyau de non-sens irréductible, non intégrant". La seconde tente de désintégrer cette négativité en recherchant le sens de "la souffrance" interprétée et vécue comme "un chemin mystérieux vers la communion et l'amour". S'agit-il seulement de l'opposition de sensibilités différentes confrontées peut-être aussi à des situations différentes ? Le malade ou le bien-portant ne réagiront pas de la même manière. Ou au-delà des sensibilités qu'elles ont informées, y a-t-il des théologies et des sotériologies différentes ? Leur réconciliation est-elle envisageable ?

La prédication de la croix dans une perspective orthodoxe

Je dois me borner à quelques indications sommaires que d'autres complèteront. La théologie des Eglises orthodoxes d'Orient n'élabore pas de façon significative la doctrine paulinienne de la justification telle qu'elle est exprimée dans certains passages des épîtres aux Romains et aux Galates (par exemple Gal. 3, 13 : "Le Christ a payé pour nous libérer de la malédiction de la Loi en devenant lui-même malédiction pour nous") dans le sens de la théorie anselmienne de "la satisfaction" (cf. J. Meyendorff, *Initiation à la théologie byzantine*, p. 215). Cela ne veut pas dire que l'annonce de la justification, que l'idée d'expiation *en tant que purification* par le sang de l'Agneau immolé, soit absente de la foi orthodoxe. Elles en représentent tout au contraire un aspect essentiel. L'eucharistie est vécue dans l'Orthodoxie comme actualisation, dans et par l'Esprit Saint, de l'immolation du Verbe incarné, *livré et se livrant lui-même*, comme dit la liturgie byzantine, pour le salut du monde.

Mais l'idée de rédemption par substitution est interprétée moins dans le sens d'un souffrir à la place des hommes pour satisfaire à une justice implacable que dans la perspective plus large de la "condescendance" de Dieu assumant librement la tragédie de la condition humaine "séparée" et remportant, en cette descente aux enfers de l'humain, en l'union hypostatique du *Logos* à l'humanité, la victoire définitive sur le péché (qui est séparation) et sur la mort. "La souffrance du Christ n'est pas évacuée, mais elle devient seconde," dit une réponse à l'enquête qui me paraît très proche de la sotériologie orthodoxe. Dans la perspective de celle-ci, la Passion du Christ se trouve intégrée au dynamisme d'amour kénotique de Dieu, en sa totalité, à l'amour nuptial, sacrificiel selon lequel Dieu, en son Fils bien-aimé, s'unit à l'humanité par une alliance nouvelle, éternelle, scellée par le sang de "l'Agneau immolé depuis le commencement" (Ap. 13, 8). Tout comme la Création, la Rédemption de l'humanité est appréhendée comme un mystère d'amour et d'amour nuptial. Ainsi le dit un mystique syrien, cité par Paul Evdokimov, Jean de Saroug : "Le Seigneur Jésus-Christ s'est fiancé à l'Eglise ; par son sang, il lui a établi une dot ; avec les clous de sa crucifixion, il lui a forgé un anneau" (Paul Evdokimov, *Le Christ dans la pensée russe*, p. 87).

En déplaçant l'accent de la "croix-torture" sur la "croix-service", révélation de l'amour d'abaissement, de dépossession totale du Dieu Trinitaire, la réflexion chrétienne contemporaine me paraît rejoindre l'authentique Tradition de l'*Una Sancta Catholica*. Le mystère de la Croix y est inséparable de celui de l'Incarnation (ce qui révèle le véritable sens, le sens sotériologique du dogme de Chalcedoine) inséparable aussi de la Résurrection du Dieu-Homme.

La croix est aussi centrale pour la sotériologie et pour la piété orthodoxes qu'elle l'est pour la sotériologie et la piété chrétiennes occidentales. Mais elle y est toujours considérée dans son lien avec la Résurrection, selon le mouvement qui de la naissance et de la vie terrestre du Messie va à la Passion, à la mort et à la Résurrection. Goûtant au calice de la souffrance et de la mort, le buvant jusqu'à la lie, le Christ a vaincu la mort. "Par la mort, Il a vaincu la mort", faisant éclater les murs de notre prison en les remplissant de la vie en plénitude.

Tel est le message pascal de l'Eglise. Un grand théologien russe du 19^e siècle, Alexandre Boukharev, ardemment désireux de le porter à l'homme moderne, le résumait ainsi : "Voici ma théologie et ma vision du monde : c'est celle d'un Dieu qui se répand sur tout, réalité terrestre et humaine en sa totalité et de tout l'humain s'élevant vers Dieu ; l'un et l'autre par la grâce du Dieu-Homme qui, ayant pris sur lui le fardeau de tout le mal humain, déverse de sa plénitude toute grâce sur l'humanité. J'exulte de joie à l'idée que l'oeuvre de la Grâce a un fondement solide. Le mal et le mensonge ont beau ruser et tempêter, enlevés et emportés en leur totalité sur les épaules de Celui qui est la Vérité et le Souverain Bien, les voilà ruinés en leur fondement comme en leurs prolongements. La Vie et la Vérité de la Vie, le Christ, par sa mort anéantit... la puissance de la mort." (cf. E. Behr-Sigel, *Alexandre Boukharev*, p. 14).

Un Dieu souffrant ?

L'icône pascale par excellence dans l'Eglise orthodoxe est celle, conforme à l'une des proclamations du Symbole des Apôtres, du Christ descendu dans les enfers. Vêtu d'une robe de lumière, il relève d'une main puissante Adam et Eve, les tirant des ténèbres dont ils émergent.

Cette vision est-elle en contradiction avec l'idée du "Dieu souffrant" qui constitue un élément significatif de plusieurs des réponses à l'enquête. On connaît le rôle joué par l'idée du "Dieu souffrant" dans l'évolution spirituelle d'un moderne confesseur de la foi, le pasteur Dietrich Bonhoeffer, exécuté par les Nazis. Sa pensée se prolongea après la deuxième Guerre Mondiale en différentes "théologies de la kénose". Pour les membres de l'ACAT qui l'évoquent, elle est en harmonie avec l'image du Dieu compatissant, suprêmement aimant, donc vulnérable. Elle disculpe aussi Dieu de la responsabilité accablante du mal et de la souffrance.

Mais n'est-elle pas inacceptable pour ceux qui, avec le Symbole de l'Eglise indivise, confessent : "Je crois en un seul Dieu, Père Tout-Puissant, créateur du ciel et de la terre et de toutes choses visibles et invisibles". N'est-elle pas troublante pour les âmes simples, humblement croyantes qui, à l'exemple de Job - après avoir peut-être crié leur douleur - acceptent de souffrir avec résignation et confiance en adorant les desseins inscrutables de Dieu ? N'implique-t-elle pas l'hypothèse désespérante d'un Dieu "fini", limité, qui n'accomplit pas tout ce qu'il veut, dont la volonté bonne se heurte à des forces antagonistes dans un univers "pluraliste". N'introduit-elle pas la tragédie en Dieu, nous privant en même temps de l'espérance ?

Ces questions débouchent sur un immense débat dans lequel je ne puis entrer. Il me paraît cependant important de signaler que des théologiens orthodoxes à la fois soucieux de se situer dans la continuité de la Tradition ecclésiale et de répondre à l'interrogation angoissée de l'homme moderne ne l'ont pas esquivé.

Dans son grand traité de christologie *Le Verbe incarné*, le père Serge Boulgakov, l'un des grands théologiens - sinon le plus grand - de l'Emigration Russe, développe l'idée du Père et de l'Esprit "ineffablement concrucifiés" avec le Fils. Serge Boulgakov a été considéré par certains comme un *moderniste*. Cependant, historien de la théologie byzantine et représentant éminent du courant néo-patristique dans la théologie orthodoxe, ☒ évoque lui aussi la formule théopâchite de Cyrille d'Alexandrie qui deviendra au 6^e siècle un critère d'orthodoxie. "Quiconque ne confessera pas que Notre Seigneur Jésus-Christ, crucifié dans la chair, est vraiment le Roi de gloire et l'un de la Sainte-Trinité, qu'il soit anathème", proclame le 5^e Concile oecuménique (J. Meyendorff, *Initiation à la théologie byzantine*, pp. 209, 218). Enfin un spirituel orthodoxe contemporain qui fut aussi un théologien subtil, le père Lev Gillet (il signait ses livres "Un moine de l'Eglise d'Orient") dans un article important de la revue *CONTACTS* (n° 51/1965) s'efforce de montrer comment l'idée audacieuse du "Dieu souffrant" peut être compatible avec la foi traditionnelle au Père Tout-Puissant, avec la vision du Dieu jouissant de la béatitude éternelle.

☒ le père Jean Meyendorff

Prolongeant des lignes ainsi esquissées, on pourrait dire, en balbutiant, que le Dieu qui sauve l'homme est le Dieu à la fois fort ("Saint fort, Saint immortel", comme dit la Liturgie) et compatissant. Il est l'unique Sauveur. Mais il ne sauve pas l'humanité de l'extérieur comme le *deus ex machina* des mythes et des tragédies antiques. S'anéantissant lui-même, se vidant (*ekenosen*) en quelque sorte, il s'unit à l'homme complètement comme le dit l'hymne de l'épître aux Philippiens. Le Verbe assume totalement une humanité fragile et mortelle tout en demeurant l'Un de la Sainte-Trinité en communion avec le Père et l'Esprit qui mystérieusement participent à sa kénose, à sa Passion victorieuse.

Dans un célèbre sermon du Vendredi-Saint, le métropolite Philarète de Moscou - l'une des grandes figures de l'Eglise orthodoxe russe au 19^e siècle - évoque dans un langage peut-être quelque peu platonicien "la croix céleste dont la croix terrestre dressée par les hommes n'est que l'image et l'ombre". Mais ce Dieu librement souffrant "depuis le commencement" reste pour le croyant le Tout-Puissant, secrètement victorieux au coeur du monde et, si nous nous ouvrons à lui, en chacun de nous. "Dieu triomphe de la souffrance à travers la souffrance. Ainsi la souffrance de Dieu n'est pas opposée à sa gloire et à sa béatitude. La souffrance de Dieu (nos souffrances assumées par lui) est une souffrance transcendée, illuminée, transfigurée. En elle se retrouve dans la plénitude de leur intensité, chacune des larmes que nous avons versées. Néanmoins, au même instant, ces larmes se trouvent séchées par la radieuse brûlure de la joie divine... Dieu souffre avec l'homme et pour l'homme, et, dans ce partage, toute souffrance est déjà surmontée"(Lev Gillet, "Le Dieu souffrant", in *CONTACTS* n° 51/1965).

Le sens des souffrances humaines

"Ce qui manque aux détresses du Christ, je l'achève dans ma chair" (Col. I, 24)

C'est à propos de la possibilité ou non de donner un sens positif à la souffrance humaine que les réponses sont les plus divergentes. La souffrance a-t-elle pour l'homme une valeur pédagogique ? Dieu s'en sert-il comme d'un appel ou d'un rappel ? Rappel de notre fragilité qui doit nous rendre humbles. Appel à la conversion, selon une idée chère aux prophètes de l'Ancien Testament. Appel à nous tourner vers Dieu comme l'unique secours qui nous reste dans la solitude de la souffrance, dans le monde clos de la souffrance ? Acceptée comme un chemin vers la communion avec le Christ et, en lui, avec tous ceux qui souffrent, la souffrance peut-elle être transfigurée ? Certains, témoignant d'une expérience personnelle profonde, répondent affirmativement. D'autres, avec une conviction égale, mêlée de révolte, nient qu'il soit possible de désintégrer ce bloc de négativité - l'absurde à l'état pur - que représente la grande souffrance, la souffrance qui apparemment anéantit la personne humaine. En un sens, l'Ecriture, par la bouche de Job leur donne raison. Face à la souffrance des innocents, face simplement au grand malade, face au torturé, aucune explication théologique ne tient. Mais précisément, si nous considérons les témoignages les plus émouvants - témoignages de "saints" c'est-à-dire de gens très ordinaires en qui la Grâce divine est agissante - il ne s'agit nullement d'explications intellectuelles : il s'agit de la rencontre mystérieuse, au creux de la souffrance, avec le Dieu Vivant.

Le cri de Job que rappelle aussi dans sa lettre encyclique Jean-Paul II, "je sais, moi, que mon rédempteur est vivant et qu'au dernier jour... je verrai mon Dieu" (Job 19, 25-26), ce cri est ou a été - fut-ce pour un instant - le leur. C'est à ce niveau aussi que se situe le témoignage de Paul Claudel : "Dieu n'est pas venu expliquer la souffrance. Il est venu la remplir de sa présence."

Les douleurs d'enfantement de la création

La joie dans la détresse dont parle l'apôtre Paul dans l'épître aux Colossiens (Col. 1, 24) a paru incompréhensible, voire choquante à plusieurs membres de l'ACAT dont il faut louer la sincérité. Mais n'est-elle pas précisément la joie de cette présence de Dieu dans la souffrance dont parle le prophète quand elle

est vécue dans la communion des saints? Communion au Christ en Son Corps qui est l'Eglise, matrice aussi de l'humanité nouvelle. Comme nous y invite non seulement une note de la *TOB* mais tout le climat des épîtres pauliniennes, ce texte (qui a ~~pu~~ ^{pu} faire difficulté) doit être situé dans une perspective eschatologique : celle du combat des derniers temps. Ce combat a été livré par le Christ en sa Passion et il en est sorti vainqueur. Mais il se poursuit encore pour l'Eglise jusqu'à la fin des temps. Le Christ est roi, mais son règne n'est pas encore advenu sur terre. Il advient pourtant, il est en gestation dans la création qui, tout entière, gémit dans les douleurs de l'enfantement, en l'attente de la révélation des fils et des filles de Dieu (cf. Rom. 8, 18-25). Il advient dans tous les combats menés pour le Christ mais aussi pour les valeurs, vérité, justice, bonté, incarnées en sa personne. Comme l'apôtre, les chrétiens y connaissent les souffrances et les détresses mais aussi la consolation divine de l'Esprit qui "vient au secours de notre faiblesse (Rom. 8, 26). Ainsi se réalise la promesse du Christ : "Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous." (Jean 14, 18).

Dans cette perspective eschatologique qui n'apparaît pas assez, me semble-t-il, dans les résultats de l'enquête, l'opposition entre une spiritualité "militante" et une spiritualité contemplative qui paraît plus passive, me semble déapssée. Il s'agit toujours du même combat mené selon des vocations différentes. Les premiers saints canonisés par l'Eglise russe, les princes Boris et Gleb, puisèrent dans la contemplation de la Passion du Christ la résolution de ne pas "résister au méchant", en l'occurrence aux assassins envoyés par leur propre frère. Cependant, précisément, ces "non-violents", en apparence (mais seulement en apparence) passifs, deviennent selon la vision chrétienne populaire les protecteurs et les assistants célestes de tous ceux qui combattent et souffrent pour de justes causes. Alexandre Nevski luttant contre les chevaliers teutoniques qui ont envahi la terre russe est mystérieusement secouru par Boris et Gleb.

Conclusion

Je dirai ceci en conclusion : selon la foi de l'Eglise, l'unique Sauveur est le Christ, Verbe de Dieu incarné, un de la Sainte Trinité qui a souffert pour nous, scellant par son sang, par le don total de sa vie, l'alliance nouvelle, nuptiale entre Dieu et son peuple ; entre Dieu et l'humanité sauvée et espérante. Descendu dans les enfers et monté aux cieux, le Christ ressuscité - vainqueur de la mort par sa mort comme le chante la liturgie pascale - n'est séparé de rien et de personne. Il est virtuellement présent en toute personne humaine appelée à recevoir le don de l'Esprit. Mais nous discernons plus particulièrement Sa présence en ceux qui sont mystérieusement configurés à lui dans et par le portement de sa croix victorieuse : signe dans lequel nous aussi, qui combattons encore, espérons avoir part à sa victoire.

Mieux que des paroles un rite ecclésial me paraît suggérer la relation dans la pensée et dans la prière de l'Eglise entre la Passion du Christ et les Passions, les souffrances des êtres humains. Le symbolisme de ce rite est propre aux Eglises de rite byzantin. Mais sa signification est universelle.

Préparant les dons eucharistiques, le pain et le vin qui seront consacrés, le prêtre dispose autour d'un pain central nommé "agneau" des parcelles qui représentent la Théotokos, les saints, l'évêque par lequel il a été mandaté, enfin des personnes connues ou inconnues de lui pour lesquelles on lui a demandé de prier. A cette fin les paroissiens ont, eux aussi, apporté des pains dans lesquels ces parcelles ont été découpées. Seul l'agneau central sera consacré. Mais les autres parcelles, au moment de l'eucharistie, sont plongées dans la coupe. Elles sont ainsi mêlées au Corps et au Sang de l'Agneau. C'est ainsi que les Passions de ceux et celles qui souffrent sont plongées dans la Passion universelle du Dieu Homme pour recevoir, mêlées à elle, une mystérieuse fécondité.